

LES ARTICLES EN LIGNE

# КАДАТН

La dalle de Saint-Bélec, une curiosité cartographique ?

Myriam Philibert

Septembre 2023

# La dalle de Saint-Bélec, une curiosité cartographique ?

**Myriam Philibert**

## La redécouverte de la dalle de Saint-Bélec

Sortie des oubliettes par une publication détonante en 2021, la « dalle de Saint-Bélec » (Leuhan, Finistère) a suscité un vif engouement et de nouvelles études et analyses, à la lumière des technologies actuelles. Qu'est-elle ? Un témoin archéologique notoire ? Une pièce sensationnelle, méritant la une des médias ? Une énigme que l'on peine à résoudre ?

*Décrire ce curieux monument avec ses cupules, ses encoches et ses figurations gravées, dans lesquelles certains voient une représentation humaine informe et celle d'une bête est chose difficile... Ne nous laissons pas égarer par la fantaisie, laissant le soin à un Champollion qui se trouvera peut-être un jour, de nous en donner la lecture. (Paul du Chatellier)*

La fiche du Musée des Antiquités Nationales (MAN) reprend, dans ses premières lignes, les écrits de l'inventeur et son adéquate mise en garde à propos d'interprétation hâtive d'un bloc gravé en remploi dans un tumulus de l'âge du bronze. Malgré tout, certains chercheurs sont allés au-delà d'une appréciation, limitative certes, mais axée sur le raisonnable. La recherche scientifique a pour base des hypothèses que l'on tente de confirmer ou d'infirmer. Il arrive parfois que s'installent doute et incertitude et que l'on soit en peine de trancher pour formuler une conclusion satisfaisante.

Voici l'histoire de cette fameuse dalle. Elle a été découverte en 1900 par Paul du Chatellier, un passionné d'archéologie, lors des fouilles d'un tumulus. Elle formait le long côté ouest d'un coffre de l'âge du bronze, inclus dans le terre abritant une sépulture. Apportée à grands frais jusqu'au château de Kermuz à Pont-l'Abbé, où résidait le chercheur, elle fit partie de ses collections. À son décès, la famille vend l'encombrant objet au MAN, où il séjourne dans les douves, jusqu'à être totalement occulté – au fil des ans, de trop rares personnes s'y intéressent. L'étude en est reprise en 2014, après une minutieuse fouille dans les réserves, pour le retrouver ! Dès lors, une équipe a la lourde mission de l'examiner, de le détailler... et d'en définir l'utilisation primaire pour la publication.



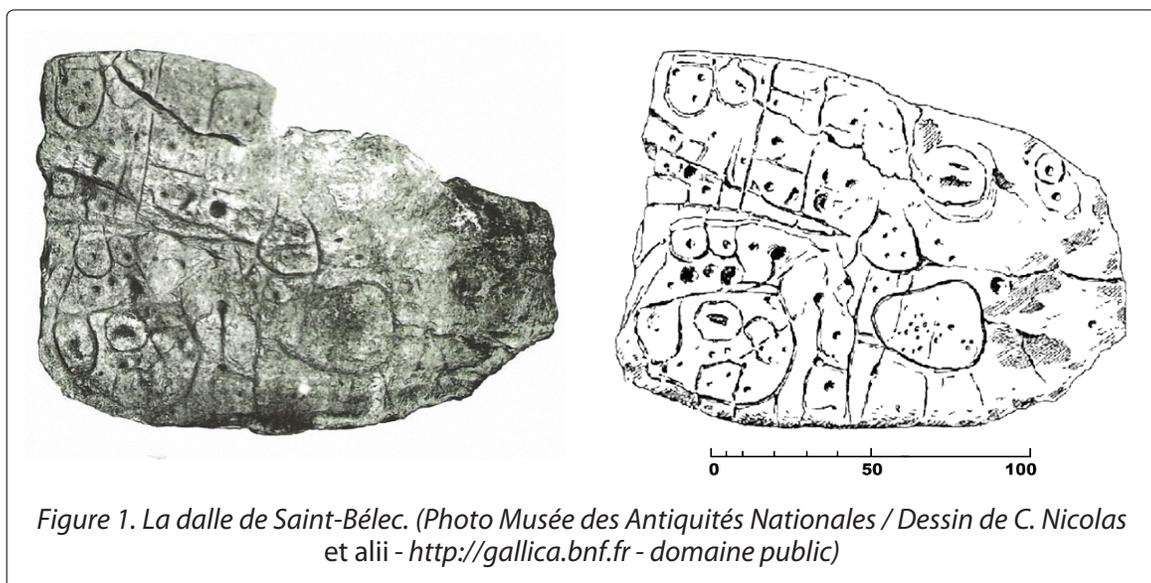
Page de titre : différents croquis de la dalle de Saint-Bélec, réalisés par Paul du Chatellier – détail. (Musée d'Archéologie nationale)

## Description de la dalle de Saint-Bélec

Il est indubitable que la **décrire** devient un véritable exercice de style. Toute une équipe scientifique s'y est employée récemment. Paul du Chatellier ne disposait, en son temps, que de croquis plus ou moins précis, qu'il s'est évertué à faire circuler auprès des historiens de son époque. Aujourd'hui, la photographie est devenue une aide précieuse, mais elle aussi, selon les éclairages, peut livrer des messages différents et surtout des interprétations qui varient d'une personne à l'autre. Seuls la photogrammétrie et les Scan 3D permettent de livrer une approche objective de la pierre et d'éviter les causes d'interprétation hâtive, car ils restituent le moindre relief, la moindre aspérité, la moindre gravure. Cependant, nul n'est à l'abri de se laisser guider par une intuition véridique ou fallacieuse, par une hypothèse totalement invérifiable. En dépit des comparaisons ethnographiques, toujours plane le doute à propos des réalisations de populations qui n'ont pas laissé d'écrits.

Il s'agit d'un bloc de schiste, incomplet et portant des traces de brisure. Actuellement, il mesure 2,20 x 1,53 x 0,16 m. Sans doute a-t-il été calibré au moment où il a été réemployé comme montant du coffre. Où se trouvait-il auparavant ? Le mystère reste entier, alors même que les premiers utilisateurs sont à l'origine de son ornementation. Y-a-t-il eu une phase iconoclaste ayant abouti à la destruction partielle d'un monument antérieurement révééré ? Ou simplement un changement de groupe humain sur une même zone géographique ? Les analyses récentes de Nicolas et *alii* montrent qu'il se serait écoulé assez peu de temps entre le premier usage (comme dalle, comme stèle ?) et la récupération à des fins funéraires, d'où le choix des chercheurs d'une datation générale au bronze ancien. (fig. 1)

Sur le plan descriptif, les auteurs évoquent un ensemble homogène, sans reprise. Divers signes reconnus s'organisent autour d'un motif central ayant la forme d'un trapèze convexe. Les autres éléments, fréquents et significatifs, sont circulaires ou subcirculaires, quadrangulaires (surtout des carrés), piriformes ; des cupules. Des lignes piquetées ou



incisées joignent les divers signes agrégés en motifs complexes. Donc, un ensemble de figurations abstraites, dont la lecture demeure difficile. Pris individuellement, chaque élément symbolique n'offre aucune opportunité interprétative. Les premières études du phénomène art rupestre avaient conduit à une analyse poussée à l'extrême, avec décompte de chaque type de glyphe usité. Aucun inventaire ne permet d'interprétation. Les statistiques qui en découlent n'aboutissent à aucun schéma digne d'intérêt. Certes, il y a langage analogique probable, immédiatement compréhensible par tous, au temps où le message a été gravé, mais ce ne sont ni des inscriptions, ni une forme archaïque d'écriture. Selon Dario Seglie, dans *Roches de mémoire*, les pierres à cupules constituent un phénomène planétaire. On les considère, dans les civilisations « évoluées », comme offrant un lien avec l'eau ou la lune. Il est vrai que leur distribution sur des roches ou des dalles peut susciter un commentaire à défaut d'une interprétation fiable. Il est vrai aussi que, lorsque l'on voit tous ces éléments reliés par des lignes, l'imagination vagabonde en quête de la lecture d'une annonce, devenue obsolète, laissée par les hommes de ces époques (déjà) reculées. Privilégier la globalité des ensembles paraît être une démarche opportune.

Au final, la description, pour être plus précise que celle de Paul du Chatellier, n'en présente pas moins bien des incertitudes, non sur les signes, mais sur le sens à donner à leur organisation spatiale. Les auteurs de l'étude récente avouent ne pas avoir exploré toutes les pistes possibles. Partis du désir aigu de collecter le maximum d'hypothèses, ils ont soumis le dessin de la dalle de Saint-Bélec à la sagacité de jeunes enfants. Ces écoliers, interrogés par les chercheurs, ont livré au moins deux pistes interprétatives : la carte ou une scène imagée (avec personnage et animaux). L'inventeur de la pierre adhérait à cette seconde approche, mythologique. Tout est question de point de vue. Dans son usage secondaire, la dalle était couchée longitudinalement de manière à former l'orthostate du coffre, les gravures à l'intérieur pour les rendre invisibles – le message qu'elle livrait n'avait plus cours. Reste l'utilisation première. Le bloc était-il placé de champ ? Se dressait-il comme une stèle ? Était-il posé horizontalement ? Nous

ignorons tout de ce contexte originel, ce qui en limite singulièrement l'interprétation. Stèle ou dalle, l'agencement des motifs livre un tableau différent. Dans le premier cas, une vague déesse qui ne déparerait pas dans un corpus néolithique s'insinue. (fig. 2) Longitudinalement, le bloc change d'aspect : des lignes de rivières semblent définir un paysage, pour ceux qui connaissent bien cette partie de l'Armorique. *L'espace en soi possède une structure qui influence la forme de tout ce qui existe.* (Peter Stevens, *les formes dans la nature*)



Figure 2. La dalle de Saint-Bélec placée verticalement. (Dessin de C. Nicolas et alii)

### La carte...

Il devenait évident pour les chercheurs que l'hypothèse de la carte était recevable. Il fallait bien entendu étayer cette approche par une analyse du terrain

avoisinant le site tumulaire composé de deux tertres. Retrouver le territoire ! Une zone d'une vingtaine de kilomètres de long semblait livrer ses reliefs et son système hydrographique, et rendre plausible ce schéma. La ligne du cours d'eau traversant longitudinalement l'espace offre, surtout, une certitude indéfectible. S'agit-il bien d'une carte ou alors d'une représentation symbolique dont le décryptage se veut rétif à toute lecture ? Déjà, à propos du paléolithique supérieur, Alexander Marshack s'était plu à lire dans les tracés digitaux ou les gravures étranges des éléments du monde réel. Son postulat de base voulait que les lignes ondulées soient une représentation de l'eau. Il est indéniable que dans les civilisations ultérieures du postglaciaire, celle-ci sera ainsi notée. *Pouvons-nous valablement remonter aussi loin dans le temps ? Partant de cette idée, le même auteur a interprété une plaquette magdalénienne de Limeuil comme livrant le plan d'une rivière, avec un petit trou pour indiquer l'emplacement d'un campement dans un méandre.* (J.-L. Le Quellec)

Effectivement, l'objet incriminé pourrait correspondre au dessin d'une courbe de rivière. (fig. 3) Cependant, devant ce seul témoignage, de taille réduite, il n'y a pas lieu de s'enthousiasmer. La carte de Saint-Bélec apportera-t-elle une preuve plus convaincante ? Sur l'idée semée par Jacques Briard, le groupe chargé de l'étude de celle-ci s'est donc lancé sur cette piste. Il y avait la comparaison tentante avec Bedolina (Valcamonica). Cependant, le spécialiste de l'âge du bronze a toujours usé de circonspection à propos de l'art de cette époque, très cloisonné dans l'espace et le temps, et doté d'une grande variabilité. Des signes, il est vrai, traversent les âges : les traits, les cercles, les cupules. Ainsi, aux *rectangles compartimentés* de l'art paléolithique, définis par André Leroi-Gourhan, se substituent les *réticulés*, et dans les deux cas, il s'agit de rectangles quadrillés, en lien avec la féminité aux origines, puis avec les lopins de terre, justement à Valcamonica ou (peut-être) au mont Bego. Des carrés agrémentent aussi la dalle de Saint-Bélec. Quel sens ont-ils ?

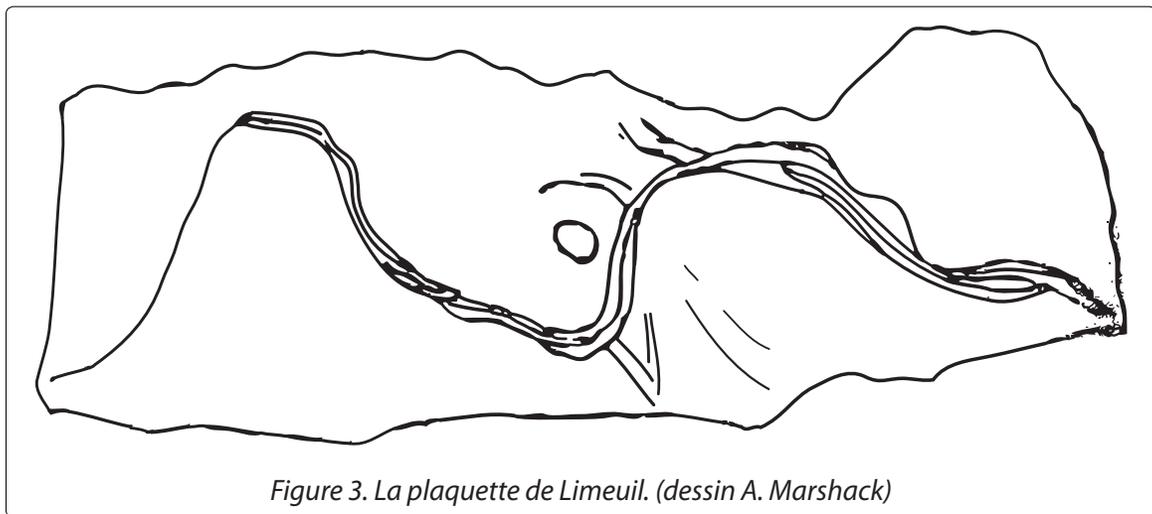


Figure 3. La plaquette de Limeuil. (dessin A. Marshack)

Jean-Loïc Le Quellec poursuit : *Ces interprétations sont, en réalité, tout aussi arbitraires que celles qui pensent voir dans divers contours abstraits la « première carte » jamais réalisée par l'humanité, ainsi que cela fut proclamé, parfois à grand bruit, à propos de divers sites : Jebel Amud en Jordanie, Chandar dans l'Oural, Akukas en Libye, Saint-Bélec dans*

*le Finistère...* (Ibid.) Pour ce préhistorien spécialiste de mythologie, le bloc de Saint-Bélec ne saurait constituer un exemple notoire. Pourtant, il admet, plus loin dans son ouvrage, *la symbolisation du territoire, le marquage identitaire*. Ne serait-ce pas ici un exemple digne d'attention ? Que croire ? Qui croire ? Continuons notre enquête.

Enfin, nous arrivons à une carte authentifiée comme certaine, par les géographes eux-mêmes : la carte de Ga-Sur (3000 AEC ou avant l'ère commune). Nous arrivons également vers l'histoire. Son trait dominant est la connaissance de l'écriture. Certes, glyphes et dessins ont pour but de transcrire un mythe (voire l'histoire), mais l'écriture donne une touche de respectabilité, de véracité et de légitimité, indéniables. Il n'y a plus de contestation, sauf mauvaise foi... Sur cette tablette sumérienne, sont figurées deux rivières et leur confluence, deux chaînes de montagnes, à l'est et à l'ouest, une maison à toit pointu, des enclos et de vagues graffiti évoquant des animaux. Bien que le graphisme soit très différent, cette première carte rappelle la roche de Bedolina, que nous allons aborder. Toutes deux offrent une prise en compte des traits spécifiques du paysage et de l'activité humaine. (fig. 4, 5)

Bien plus récente, la carte babylonienne centrée sur cette cité (800 AEC), également sur une tablette, revient inexplicablement à une figuration plus symbolique que réaliste. Un cercle – l'Océan – doté de rais triangulaires, qui figureraient des îles, entoure un rectangle central correspondant à la Ville, avec à droite les cités et pays voisins notés par des cercles pointés ; Suse se situe en bas, au sud. Avouons-le, les balbutiements de la cartographie passent par des étapes toutes assez singulières.

### **... Et le territoire ?**

Ah ! Le territoire ! Finis les espaces sans fin des ères glaciaires. Finie la poursuite de troupeaux migrants au gré des saisons, selon la trame d'une carte du ciel nocturne. L'homme est devenu sédentaire et s'accroche à son arpent de terre. Son territoire a considérablement diminué. L'inconnu, voire l'ennemi, est tapi de l'autre côté de la forêt. Tout se voit centré sur le foyer, la ferme, le hameau, le groupe. Les déplacements, sans être totalement oubliés, sont occasionnels. Ce point focal réduit implique une connaissance détaillée des alentours, que l'enfant visualise dès son plus jeune âge, en découvrant un environnement de plus en plus large à mesure qu'il grandit et se voit confier des tâches plus « lointaines ». La maison devient le « centre du monde ». Son corolaire est un culte domestique voué aux ancêtres de la famille, aux « Mânes des aïeux ». Les zones sépulcrales, quand elles se situent en dehors de l'habitat, tendent à devenir des espaces particuliers, entourés de respect, voire sacrés.

Le bambin ne s'échappe pas trop des jupes de sa mère... Jusqu'au jour où son père l'entraîne vers un « tour du monde ». Il découvre ainsi, grâce aux nécessités économiques, les points remarquables du paysage : la rivière où il peut se noyer, la colline qui masque l'horizon, les maisons plus ou moins voisines de la communauté, les parents, les amis, les corporations diverses. Tel un fil conducteur, un sentier permet de joindre différentes zones ou conduit vers les champs et les pacages qu'il lui faudra bientôt surveiller. Pierre Gouletquer ajoute que tout est géré par la loi continuité-discontinuité. Le ruisseau ou le chemin réunissent des points séparés les uns des autres, mais également emboîtés



Figure 4. La carte de Ga-Sur. (Photo Musée sémitique de l'université d'Harvard)



Figure 5. Une image du monde centrée sur Babylone. (British Museum, domaine public)

et imbriqués les uns dans les autres. Ce(s) « territoire(s) » (maison, village, terres cultivées, forêt, etc.) n'est pas infini, mais s'octroie des limites. Au-delà, il y a « l'autre ». Et *une distance de respect*. Cela va de la cohabitation égalitaire à la hiérarchie, fondée sur la richesse et/ou la capacité à défendre ce qui, peu à peu, devient le bien propre de chacun. Et l'on en arrive au marquage des limites, à la nécessité de matérialiser les frontières.

Ainsi, le territoire devient une entité à part entière, inaliénable, sauf si des voisins un peu trop remuants commettent une razzia ou spolient vos biens. La question de la validation de limites aura une importance accrue au fil des siècles. Quand est-elle apparue ? Se dressent les menhirs, certains ostentatoires, dans des paysages peu marqués. Bien entendu, ces pierres levées ont eu diverses fonctions au cours des âges. (fig. 6) Très significatif a été leur rôle de gnomon pour définir d'abord le sud au solstice d'été, puis l'est et l'ouest dans l'arc de cercle tracé au jour le jour. Les civilisations se sont succédées, naissant et s'éteignant. Un jour, la position remarquable, la hauteur des blocs a été retenue pour délimiter une frontière entre deux groupes plus ou moins antagonistes. De stèles vouées à la gloire de déesses-mères ou à une cosmogonie exprimée symboliquement, ils sont devenus des bornes, des marqueurs de territoires entre populations géographiquement voisines, mais distinctes sur le plan culturel ou hostiles sur le plan relationnel. Selon Pierre Gouletquer, le développement d'un territoire suit logiquement le modèle mathématique de l'hexagone. Il faut aller plus loin. Tout déplacement dans l'espace engage six directions (les points cardinaux, zénith et nadir). *Les sept lettres doubles, Bet, Guimel, Dalet, Kaf, Pé, Rech, Tav sont analogues aux six dimensions : hauteur et profondeur, est et ouest, nord et sud. Le Saint temple est situé au centre et les supporte toutes.* (Sepher Yetsirah)



Figure 6. Le menhir du Pont-de-Montvert, Lozère. (Archives de l'auteure)

La dalle de Saint-Bélec a-t-elle pu servir, avant d'être volontairement cassée, de marqueur topographique dans le paysage d'un territoire armoricain au tout début de l'âge du bronze ? Nul n'est en mesure de répondre à cette question, puisque la position primaire de la pierre n'est pas connue. Quant aux graphismes qui l'ornent, leur interprétation à première vue aléatoire, ne permet pas d'argumenter. Si carte il y a, où était-elle localisée ? Si elle avait fonction de borne, où se trouvait-elle ?

Reste la représentation du territoire. L'enfant qui parcourt chaque jour les mêmes lieux se crée sa « géographie » axée sur les sentiers qu'il emprunte, et qu'il mémorise grâce à des images ou des signes mnémotechniques. La carte semble, somme toute, une invention assez récente, dont les populations sans écriture n'avaient nul besoin. La journée était basée sur une série de trajets. S'il y avait un « vide » dans l'information, il suffisait de de-

mander des précisions à un « ancien ». Cependant, en matière d'art rupestre, autre est la démarche de l'artiste (ou artisan) qui a dans la pensée, l'idée de représenter le paysage qu'il voit et/ou côtoie. Après l'art réaliste du paléolithique, l'homme en est venu à une figuration symbolique de l'environnement (et du territoire). Seuls lui et les siens pouvaient décrypter valablement le message abstrait délivré par des carrés, des cercles, des cupules, des lignes, etc. La dalle de Saint-Bélec entre-t-elle dans cette dynamique ? Une approche comparative permettra peut-être d'affiner la signification objective de cet élément.

## Des comparaisons

On peut s'enquérir de points de comparaison dans les données ethnographiques ou archéologiques. De grands écarts dans l'espace et le temps rendent ces méthodes plus ou moins incertaines. Cependant, cet examen peut ouvrir des voies de recherche. Prenons l'exemple de Bedolina (Valcamonica), que la plupart des exégètes retiennent, en tenant compte du fait que Saint-Bélec et Bedolina sont deux ensembles distincts dans le temps et l'espace. La datation du premier point fait état du début de l'âge du bronze, alors que celle de Bedolina est beaucoup plus récente (période III de l'art camunien ou fin de l'âge du bronze). D'un côté l'Armorique, de l'autre, l'Italie du nord. À l'âge du bronze, l'on vit relativement en vase clos.

*C'est une véritable « Renaissance artistique ». C'est en tout cas un abandon presque total de la conception abstraite et symbolique de l'âge du bronze ; l'art camunien*

*rencontre la réalité. Les premières recherches dans ce sens étaient déjà apparues plusieurs siècles auparavant dans un des sujets les plus répandus et qui, par sa destination, exigeait sans doute d'être tout à fait conforme à la réalité : ces plans de champs et de villages reproduits en un grand nombre d'exemplaires sur une multitude de roches. À regarder la manière dont y sont représentés les maisons, les murs des jardins, les greniers, les puits, les sentiers et une foule d'autres détails, on a l'impression qu'il s'agit de copies d'après nature. (E. Anati)*

Voici l'évocation de la vie de tous les jours, les maisons, les attelages, les artisans, les laboureurs, etc. Ou plus attachants, les rectangles quadrillés qui parlent de parcelles, de limites de propriétés, de cultures, également. Sans être une représentation vraiment naturaliste, cet art schématique sait suggérer, sans aucune ambiguïté, des traits marquants et nets du paysage de Bedolina. Il convient effectivement de parler d'un art nouveau. Ce paysage, si détaillé soit-il, peut-il être considéré comme une carte datant de la fin de l'âge du bronze ? Le préhistorien italien dévoile bien la problématique de cet art :

*L'autre [site], découvert dans la région de Bedolina, représente le paysage de la vallée qu'on voit de l'endroit même où il fut découvert ; c'est une véritable carte de la région. Un petit torrent, le Rè, qui descend de la montagne y est même indiqué avec les méandres qu'il dessine encore aujourd'hui. Il n'est pas jusqu'à certains murs de séparation entre les divers domaines qu'on retrouve encore à la place qu'ils occupaient, il y a trois mille ans, quand l'artiste préhistorique qui en grava le relevé les avaient sous les yeux. (Ibid.) (fig. 7)*

Autre point de comparaison possible, le mont Bego, plus proche dans le temps, en dépit de l'éloignement géographique. Des gravures du mont Bego, émane une sacralité quasi démesurée. Il est peut-être vain de chercher un bornage dans un espace aussi titanique, voué à un élevage extensif. Comme l'a souligné, au long de sa carrière, Henry de Lumley, seul un propos mythique pouvait servir de canevas à des représentations certes parfois en lien avec la vie courante, ou parfois en lien avec celles des dieux. Ce n'est pas parce qu'un bucrane figure dans un carré que cela signifie qu'il y a une vache dans le pré ! Voici l'union symbolique ou hiérogamie du dieu de l'Orage sous une forme taurine et de la Terre, elle représentée par un carré. Dans ces derniers écrits, le professeur ose parler de mythes cosmogoniques, à propos de ce site prestigieux. Les *réticulés* ne s'organisent pas nécessairement pour former un paysage. Certes, la « Terre » carrée paraît morcelée. Ce n'est pas pour autant une référence obligée à des lopins cultivés. Ces exemples permettent, par simple logique, d'évaluer le bien-fondé de telle ou telle hypothèse selon une situation globale et spécifique.

Variés sont les thèmes iconographiques de l'âge du bronze. Certes, les signes à valeur symbolique se retrouvent un peu partout. Pouvons-nous, pour autant, leur attribuer systématiquement la même valeur ontologique ? Faut-il tenir compte des données contextuelles ? La forêt de Fontainebleau abrite de vastes sites, rochers, abris ou grottes, où des gravures rupestres se côtoient, certaines remontant à la fin du paléolithique et à la période mésolithique, laquelle correspond à une grave crise identitaire pour l'humanité

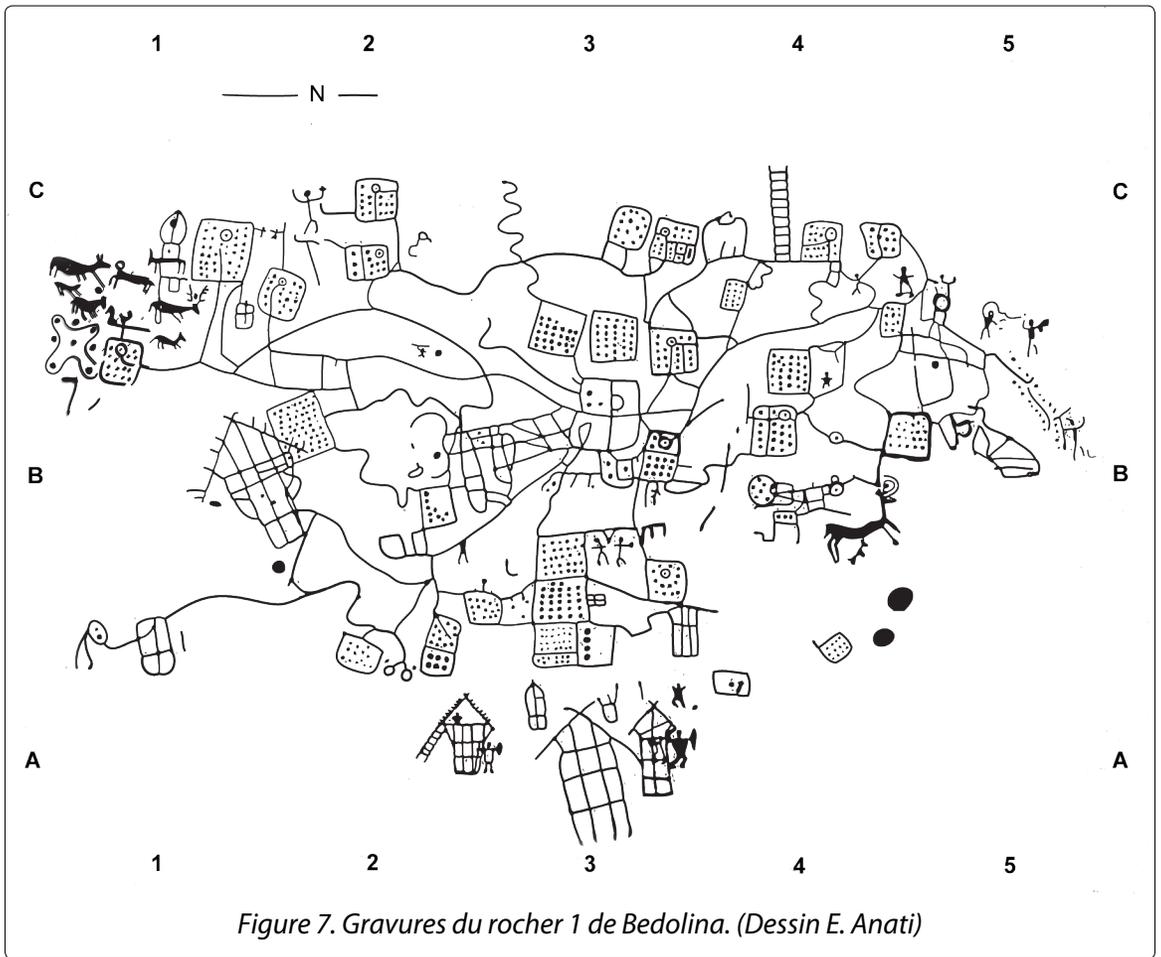


Figure 7. Gravures du rocher 1 de Bedolina. (Dessin E. Anati)

en plein désarroi face à des bouleversements climatiques d'une importance sans pareille. D'autres éléments appartiennent à l'âge du bronze. Ici aussi, comme à Saint-Bélec, un fouillis de lignes, de graphismes juxtaposés, parmi lesquels émergent des rectangles quadrillés mais aussi des personnages humains ou divins, ne se prête qu'à des hypothèses incertaines. Duncan Caldwell s'est évertué à séquencer les motifs, à les comparer avec ceux de la céramique, sans déceler un schéma directeur. Voici, comme au mont Bego, un lieu où le sacré impose une dimension grandiose, magique, hymne à la gloire du cosmos.

Il est indéniable que la pierre gravée de Saint-Bélec, malgré son originalité certaine, ne peut soutenir la comparaison avec ces lieux qui ont pu avoir un retentissement puissant au cours de l'âge du bronze. La trouvaille, sans être médiocre, n'entre pas dans les grands schémas mythiques ni dans la démarche d'approche des lieux sacrés intertribaux. En outre, elle offre peu de points de comparaison locaux possibles. De ce fait, son interprétation demeure délicate et restera toujours plus ou moins sujette à caution.

## Dalle ou stèle ?

Se pose une question pertinente à son propos, que nous avons suggérée. S'agit-il originellement d'une dalle ou d'une stèle ? Les deux termes n'ont pas la même acception. Sans remonter jusqu'aux premières stèles qui ornent les structures circulaires

de Göbekli Tepe, une brève histoire de ce thème, à la fois symbolique et ostentatoire, s'impose. Les menhirs constituent un phénomène spécifique ; cependant certains ont eu valeur de stèle (à un moment donné de leur histoire) et portent une décoration gravée, sculptée et/ou peinte. La plupart sont indatables au moins en ce qui concerne le moment de leur érection. Les très petites stèles du néolithique moyen provençal (une quarantaine de cm de haut) introduisent en Europe occidentale la problématique de la « déesse de la Mort ». Elles offrent un décor de triangles et de losanges en lien avec la vie, mais leur visage devient mutique, réduit au nez, aux sourcils et aux yeux. Toutes les régions vont progressivement connaître ce masque en Tau ou bien un visage arrondi avec deux yeux fantomatiques. Le domaine des morts se sépare de l'espace réservé aux vivants.

Ainsi la pierre à cupules de Renongar en Plovan (Finistère) entre dans ce cadre. Pourquoi parler d'elle ? Elle a été trouvée, lors d'un « sauvetage » rocambolesque dans un tumulus éventré, par Paul du Chatellier – après d'âpres tractations avec le propriétaire des lieux qui avait besoin de pierres. Elle correspond à une même époque que la dalle de Saint-Bélec, et elle constituait l'un des montants de la chambre funéraire. Elle offre des ressemblances avec des régions plus lointaines comme la Grande-Bretagne, tout en ne présentant aucun angle d'attaque pour une interprétation globale valide. Quatre lignes de cupules constituent son trait marquant et distinctif. Par ailleurs, on y remarque des traits parallèles, des rectangles, des croix et en haut, un « fantôme » et un serpent qui ondoie. Pris individuellement, chaque signe symbolique ouvre une voie. Cupules et croix ont une valeur cosmogonique, cette dernière en adéquation avec l'équilibre du monde. Le motif de la croix est présent dans l'art dès le paléolithique (et provient rarement d'une christianisation d'un lieu païen). La divinité, sous son aspect solaire (cercle avec des traits extérieurs) ou lunaire (cercle avec les traits intérieurs) est souvent associée au serpent dans le mégalithisme armoricain un peu antérieur. Cependant, le contexte précis de la découverte, l'emplacement primaire, demeurent inconnus. S'agit-il, comme à Saint-Bélec d'un remploi ? Malgré le schématisme du dessin, la piste cosmogonique (ou hiérogamique) semble prendre le pas. (fig. 8)

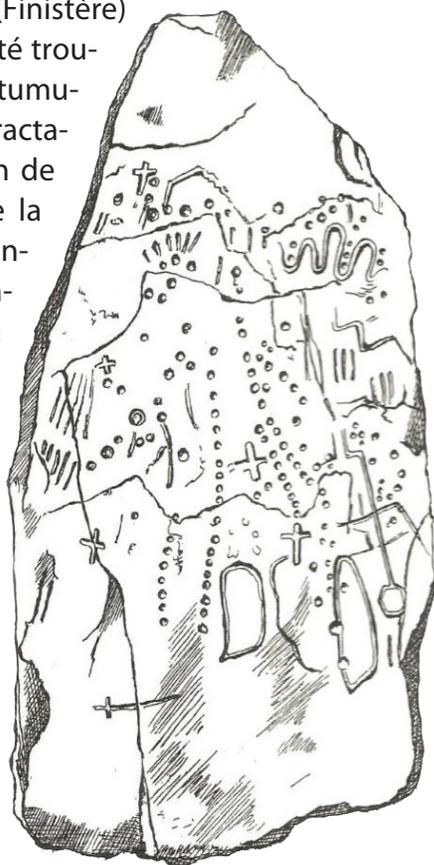


Figure 8. Pierre à cupules de Renongar. (Dessin d'A. Bertrand d'après une photo de P. du Chatellier)

Une tradition de la stèle perdure en Armorique depuis le néolithique jusqu'à l'âge du fer, et au-delà. La dalle de Saint-Bélec et la pierre à cupule de Renongar y ont leur place dans le cadre chronologique. Leur destination, au fil des siècles, a sans doute évolué.

Cependant, l’empreinte funéraire a marqué durablement les imaginations... Et les stèles désacralisées ont servi en remploi... dans de nouveaux monuments à vocation sépulcrale. Convenons qu’au départ un thème mythique servait de fil conducteur à cette entreprise d’érection de monuments. Où, quand, comment, pourquoi vont rester lettre morte, car seuls les menhirs gigantesques sont restés en place – c’est leur environnement immédiat qui a disparu. À l’âge du bronze (mont Bego, Fontainebleau, Valcamonica), on semble s’orienter vers des représentations divines, avec des orants humains. Les pèlerins se dirigent en masse vers ces grands sites. Et les modestes stèles à leur image, où peut-on les trouver ? Sur la place du village, à l’entrée du domaine des morts, à la limite du territoire du groupe ? Sont-elles sises au centre du monde, objets de dévotion, de cérémonies ou de rites ? Sont-elles des empreintes territoriales ? Sont-elles érigées à la mémoire de héros, d’ancêtres, de guerriers fameux ? Leur taille, modeste, les voue à un destin aléatoire, fluctuant avec les civilisations, les conflits, les annexions de territoires. Dans le pire des cas, vandalisées elles deviennent matériau de construction. Complexe demeure la problématique de ces monuments. Quant aux éléments de réponse, ils paraissent nébuleux.

Faut-il s’enthousiasmer pour l’hypothèse « carte », traçant une portion de l’Armorique ? Imaginer celle-ci à l’orée du territoire, comme un panneau annonçant à tous les marcheurs « Ici domaine de X » ? Que ceux qui n’ont rien à faire passent leur chemin ! Broder à propos d’un chef (ou d’un roitelet) assez puissant pour s’offrir les services d’un « scribe » qui grave sur la pierre une marque indélébile de propriété ?

Un dernier point mérite attention. Ce sont les stèles armoricaines de l’âge du fer car elles présentent deux opportunités – on les nomme *lec’h*. Pour le Finistère, le corpus s’élève à 840 pièces au moins, toutes en lien avec le domaine des morts. On distingue des stèles hautes qui ont jusqu’à 3 m de haut et des stèles basses d’une cinquantaine de centimètres de haut. Beaucoup sont décorées et restent dans la lignée des réalisations antérieures. Les premières offrent une section carrée, circulaire ou octogonale les secondes sont plus ou moins hémisphériques ou ovoïdes et certaines ont la forme d’un oursin. Ici, la mythologie celte, un peu postérieure aux éléments cités de Valcamonica, se positionne – l’oursin est une image de l’œuf du monde. Notons le « bétyle » de Kermaria, à Pont-l’Abbé, avec un décor géométrique qui n’a rien à envier à celui des héros de Roquepertuse (Bouches-du Rhône). Sur le plan formel, sa parenté stylistique avec l’*Omphalos* de Delphes ou avec le *linga* de la tradition hindoue intrigue. Un fondement indo-européen rapproche ces œuvres. (fig. 9 et 10)

Tout est dit sur un plan symbolique. De manière générale, les stèles, depuis le néolithique sont liées au double aspect de l’existence – vie-mort – et à la succession des cycles ou des générations. La mort n’est qu’un passage dans la chaîne des réincarnations. De celle-ci naît transmutation ou transmigration. L’union du féminin et du masculin aboutit à la naissance du monde. Celle-ci, périodique, se doit d’être renouvelée d’âge en âge, d’où la nécessité de monuments commémoratifs – pourquoi pas la dalle de Saint-Bélec ? Elle nécessite de prendre place au centre du monde : l’*omphalos* est ce point, origine de tout.



*Figure 9. Lec'h de Kermaria, Pont-l'Abbé. (Photo MAN)*

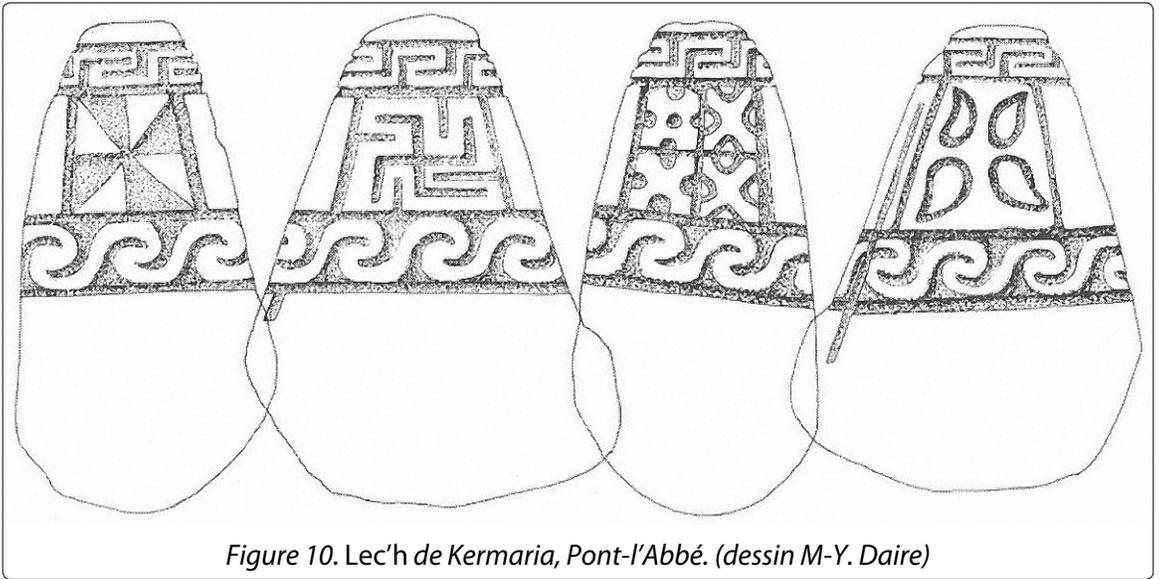


Figure 10. Lec'h de Kermaria, Pont-l'Abbé. (dessin M-Y. Daire)

La notion d'*omphalos* recoupe chez les Grecs celle de *Mediolanon* des Celtes. (Belenertos)  
Le concept de *mediolanon* ou centre du territoire aura une grande importance dans le monde celtique. Une ville, un autel, une stèle peuvent y prendre place, renouvelant le temps initial des débuts des ères, en un point central.

## Centre et conception du monde

Primordiale se dévoile la notion de centre. Et tout s'enchaîne selon un schéma corporel avant d'être symbolique ou conceptuel :

- 1) le centre est inné (le point) : chaque individu est le centre du monde, quelle que soit l'empathie qu'il peut manifester ;
- 2) son développement est axial (le trait) ; la première approche de la sacralité se réfère à la verticalité ;
- 3) la marche implique la latéralité, la notion d'espace ou de territoire ; à la terre carrée répond le ciel circulaire.

Comme le souligne Max Escalon de Fonton, la verticale précède l'horizontale. Il illustre son propos avec le poteau servant de gnomon, base de l'architecture (sacrée). Dans cette quête des directions de l'espace, tout est donné : le centre, le piquet vertical, l'arc de cercle qui définit les directions des points cardinaux, l'espace qui se développe entre le point central et l'arc de cercle. Si l'on fait tourner une corde, le compas entre alors en action.

Le centre (ou *omphalos*, menhirs puis *lec'h*) trouve dans la verticalité le lien entre la terre et les cieux. Cependant, à l'âge du fer, le *lec'h* signale la tombe d'un héros. Visible dans le paysage, la stèle peut se voir de très loin. Dans l'un de leurs usages, les menhirs bretons côtiers ont pu servir de repère pour les marins. Positionné au centre, il définit les directions de l'espace et amène le concept de territoire. En toute logique, sa place initiale devrait être centrale. Un jour pourtant se pose la question des limites du territoire. Pourquoi ne servirait-il pas, dès lors, de borne-frontière entre deux entités qui se vivent séparées, voire hostiles ?

Comment définir l'*omphalos* ? Pierre-principe, centre absolu, cœur vivant, point de coïncidence de l'espace et du temps, moyeu de la roue immobile. Pourtant, il n'est ni éternel, ni immuable. Il doit recevoir une revalorisation périodique, festive et cérémonielle. Et un jour, il peut être jeté à bas par un vainqueur (qui a son propre centre). L'*omphalos* aboutit à une image du monde, version synthétique d'un mythe premier. La dalle de Saint-Bélec entre dans ce type d'approche. Correspond-elle à une appréhension plus ou moins sophistiquée du territoire ? Est-elle une représentation du monde (*imago mundi*), qui dépasse le paysage, sa topographie, sa géographie et s'octroie une dimension symbolique ? Si montrer la plus ancienne carte du monde est un challenge tentant, la profusion de signes symboliques, en dépit des correspondances que l'on peut trouver avec un paysage réel, plaiderait en faveur de la seconde hypothèse.

Quels sont les thèmes iconographiques à l'âge du bronze ? Depuis le néolithique et au-delà de l'âge du bronze, est privilégiée la représentation du monde (*imago mundi*). Après une période où des glyphes abstraits faisaient force de loi, les artistes se sont évertués à donner vie à leur quotidien. Certes, des objets (haches, poignards, hallebardes, etc.) pouvaient avoir à la fois un sens symbolique et un lien avec l'existence de tous les jours. Cependant, des scènes prenaient âme – jeux cosmiques, fêtes et danses, forgerons en action, etc. Valcamonica et l'art camunien développent toute cette lente évolution où l'on passe d'une image du monde idéale et presque désincarnée dans la stylisation des formes à un réalisme franc et sans contrainte. L'appréhension du monde en tant que territoire voit alors le jour. L'art perd son sens traditionnel pour donner corps à une mythologie plus populaire et au quotidien.

La dalle de Saint-Bélec conserve une part d'énigmes. Il ne faut pas aller trop loin. Parler « d'entité politique » (selon C. Nicolas *et alii* ou V. Coste) à propos de lignes reliant des formes, semble imprudent. Il ne faut pas raisonner avec nos propres schémas structuraux. Il n'y a ici ni cité au sens grec du terme ni volonté gouvernementale d'ériger la dalle de Saint-Bélec. Quant au groupe, il comprend quelques familles au plus. N'utilisons pas des termes inappropriés. Restons modestes dans nos assertions. Le lien avec l'environnement réel demeure plausible. À l'image du monde, parfaite, mythique, hors du temps, on en vient à préférer le concret, le tangible, le territoire, là où l'on vit au quotidien depuis que l'on est devenu sédentaire.

L'explication mythico-symbolique semble plus proche de la réalité de civilisations traditionnelles que certaines assertions scientifiques. N'oublions pas que Neandertal a introduit le symbole dans son univers... Et l'homo sapiens, au-delà du verbiage grandiloquent, le mythe ! Rappelons ces schémas que l'homme essaie de mettre en œuvre depuis le paléolithique moyen. On ne peut mettre en doute la pensée symbolique sous-jacente aux représentations rupestres. Des tentatives pour adhérer à la modernité, en rejetant la pensée magico-mythique archaïque ont lieu tout au cours de l'âge du bronze ou parmi les peuples ayant acquis ce stade culturel. Des éléments novateurs, concrets s'imposent alors dans l'iconographie et le schéma conceptuel, comme l'a mis en évidence Emmanuel Anati dans son ouvrage de synthèse sur l'art rupestre, évolue, établissant des modèles correspondant à chaque époque donnée.

## Pour conclure

Il y a loin entre la représentation symbolique du territoire et celle, matérielle, d'une partie de la Bretagne, par des populations qui n'avaient pas encore développé un sens aigu de la propriété. Les chefs de tribus eux-mêmes connaissaient leur territoire, se le représentaient visuellement, pouvaient envisager de le défendre d'intrusions de leurs voisins, mais ils n'auraient pas eu ni l'idée, ni la prétention d'en faire une carte, quand bien même, ils auraient été entourés de spécialistes (de « prêtres » voire de « scribes ») aptes à le faire. Certes, le résultat peut ressembler au paysage breton, mais il n'est nullement réaliste. Ici, l'usage de symboles situe l'acte de dresser une « carte », si carte il y a, non pas dans le cadre de la géographie et de l'appropriation d'un territoire – le droit coutumier fait force de loi –, mais dans celui d'une dimension fondatrice, mais probablement pas encore « historique », et surtout établit les bases du centre du monde (mediolanon). L'âge du bronze demeure (encore !) dans l'intemporalité du mythe. La conscience de l'historicité se limite à la gloire et à l'hommage rendu à quelque héros, guerrier ou chef de tribu. La géographie se réfère déjà au ciel et aux planètes pour établir le temps ou naviguer en mer. À terre, une bonne connaissance de la topographie s'avère utile au quotidien, surtout si l'on est un grand voyageur. Toute « carte » et son usage pragmatique est indéniable, mais elle apparaît mémorisée sous forme d'images dans les tréfonds de la mémoire. Le « politique » a pris tellement d'importance aujourd'hui que l'on oublie que les Grecs l'ont défini à l'époque historique. La stèle entre dans une dynamique autre. Certes les schémas traditionnels sont en déclin, certes l'histoire est en marche, mais l'âge du bronze appartient encore à la préhistoire !

Privilégions l'idée d'image du monde, plus générale, moins spécifique, à celle de carte. Celle-ci appartient aux civilisations historiques, en lien avec le pouvoir, le commerce, la propriété, l'affirmation d'une royauté dominant un territoire. Un chef de tribu bretonne aurait-il eu des prétentions pharaoniques ? Le concept d'image du monde, à propos de la dalle de Saint-Bélec, est-il si dévalorisant aux yeux des chercheurs actuels ? Pourquoi verser dans le sensationnel ? Restons sagement dans l'espace ouvert des hypothèses, toutes difficilement vérifiables. Démarche symboliste, démarche scientifique, toutes ont leurs limites.

## Sur l'auteur de cet article



Myriam Philibert est archéologue et docteur en préhistoire (université de Paris 1). Elle est l'auteur de nombreux ouvrages sur la préhistoire et les mythologies, en particulier celtique, parmi lesquels : • *L'Alphabet des Arbres*, • *Héros celtes*, • *Les Tuatha Dé Danann, mystique solaire et art de la guerre*.

Enfin, elle a déjà publié dans Kadath (voir [Publications en ligne](#)), entre autres : • *Les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses* ; • *Déesse mères préhistoriques et matriarcat*. • *Alphabet celte des arbres... et Stonehenge* ; • *Cernunnos et les divinités gauloises* ; • *Les Celtes et le temps*.

## Bibliographie générale

- ⇒ Art et symboles du mégalithisme européen, *revue archéologique de l'ouest*, supplément n° 8, 1997.
- ⇒ *Les gravures géométriques de mégalithes de Massongy (Haute-Savoie)*, publié le 17/03/2021, modifié le 09/06/2021.
- ⇒ *Roches de mémoire, 5000 ans d'art rupestre dans les Alpes*, éditions Errance, 2010.
- ⇒ *Trente cartes qui racontent l'histoire de la cartographie*, IGN, 11/08/2021 [carte de Ga-Sur].
- ⇒ ANATI Emmanuel, *la civilisation du Val Camonica*, Arthaud, 1960.
- ⇒ ANATI Emmanuel, *l'art rupestre dans le monde, l'imaginaire de la préhistoire*, 1995, Larousse-Bordas, 1997.
- ⇒ BECKENSALL Stan, *Rock Carvings of Northern Britain*, Shire Archaeology, 1986.
- ⇒ BERTEAUX Raoul, *la voie symbolique*, Lauzeray International, 1978.
- ⇒ BERTRAND Alexandre, *la religion des Gaulois. Les druides et le druidisme*, 1897 ; Jean de Bonnot, 1994 [fig. 8].
- ⇒ BRIARD Jacques, *mythes et symboles de l'Europe préceltique, les religions de l'âge du bronze (2500-800 AV. J.C.)*, éditions Errance, 1987.
- ⇒ CALDWELL Duncan, the Implication of a new Corpus of late Bronze Age Petroglyphs in the Forêt de Fontainebleau for Dating local Rock Art, *Rock Art Research*, vol 32, 2015.
- ⇒ CORBIER Jean, qui créa la première carte ? *Quora*, s.d. [carte de Babylone].

- ⇒ DAIRE Marie-Yvane, *les stèles de l'âge du fer de l'ouest de la Gaule*, centre régional d'Alet, 2005.
- ⇒ DEMOULE Jean-Paul, l'archéologie de la représentation du monde, *Archéologia* n° 604, 2021.
- ⇒ ELIADE Mircea, *Images et symboles, essai sur le symbolisme magico-religieux*, Gallimard, 1952.
- ⇒ ELIADE Mircea, *le sacré et le profane*, 1957, Gallimard, 1965.
- ⇒ ESCALON DE FONTON Max, *Pour une archéologie de la pensée traditionnelle*, Université d'Aix-Marseille, 1997.
- ⇒ GOULETQUER Pierre, *préhistoire du futur. Archéologies intempêtes du territoire*, Bretagnes, 1979 ; Anacharsis Éditions, 2022.
- ⇒ GUÉNON René, *symboles de la science sacrée*, Gallimard, 1962.
- ⇒ LEROI-GOURHAN André, *préhistoire de l'art occidental*, Mazenod, 1971.
- ⇒ LUMLEY Henry de, *le grandiose et le sacré, gravures rupestres protohistoriques et historiques de la région du mont Bego*, édisud, 1995.
- ⇒ LUMLEY Henry de, les mythes cosmogoniques des peuples protohistoriques, in LUMLEY Henry de, dir. *le Symbolique, le Sacré et l'Homme, émergence de la transcendance*, C.N.R.S. Éditions, 2019.
- ⇒ PHILIBERT Myriam, *le centre, image du monde*, éditions du Rocher, 2004.
- ⇒ PRAVDA Jan, la plus ancienne carte géographique connue, *Kadath, chroniques des civilisations disparues*, n° 107 (2011-2013).
- ⇒ ROMERO-GIRÓN DELEITO Juan, la (possible) carte de la grotte de Tito Bustillo, *Kadath, chroniques des civilisations disparues*, mars 2023.
- ⇒ SCARPONI Catarina, cartographie. La connaissance des espaces comme miroir des civilisations, *academia* 20/07/2018.

## Bibliographie spécifique

- ⇒ Insolite : la dalle de Saint-Bélec, plus ancienne carte européenne à ce jour, *les univers du livre* « Actualité », 07/04/21.
- ⇒ *La plus ancienne carte d'Europe ?* publié le 06.04.2021, modifié le 12/12/2021.
- ⇒ *Les collections archéologiques : l'âge du bronze, dalle gravée de Saint-Bélec*, musée d'archéologie nationale, s.d.
- ⇒ BELENERTOS, la carte et le territoire... Une histoire de pouvoir, *Message, revue druidique des Gaules*, n° 142, mars 2022.
- ⇒ CASSEN Serge, VAQUERO LASTRES Jacobo, le désir médusé, in GUILAINE Jean dir. *arts et symboles du néolithique à la protohistoire, séminaire du collège de France*, éditions Errance, 2003 [art mégalithique armoricain].
- ⇒ COSTE Vincent, archéologie : un fragment de Bretagne représenté sur la plus ancienne carte d'Europe, *Euronews*, 07/04/2021.

- ⇒ LE QUELLEC Jean-Loïc, *la caverne originelle. Arts, mythes et premières humanités*, La Découverte, 2022.
- ⇒ NICOLAS Clément, PAILLER Yvan, la dalle de Saint-Bélec : l'une des plus anciennes cartes d'Europe, *Archéologia* n° 598, 2021.
- ⇒ NICOLAS Clément, PAILLER Yvan, STEPHAN Pierre, PIERSON Julie, AUBRY Laurent, LE GALL Bernard, LACOMBE Vincent, ROLLET Joël, la carte et le territoire : la dalle gravée du bronze ancien de Saint-Bélec (Leuhan, Finistère), *bulletin de la société préhistorique française*, n° 118, 2021 / HAL open science, 3 mai 2022.
- ⇒ POLLES Ronan, le tumulus de Renongar en Plovan (Finistère). Étude d'une fouille ancienne de Paul Du Chatellier, *revue archéologique de l'ouest*, 1993.

© Éditions Kadath 2023.

**KADATH ASBL**  
**Rue de Sambre 12 - A1**  
**B-7850 Enghien, Belgique**  
**Éditeur responsable : Patrick Ferryn**  
**Design et mise en page : Jean Leroy**